

PROPOS RECUEILLIS PAR
SÉVERINE KODJO-GRANDVAUX

C'est une figure incontournable de la modernité noire. Et pourtant, elle a été longtemps oubliée. Traductrice et journaliste née en Martinique, d'un père descendant d'esclave devenu le premier ingénieur noir de l'île et d'une mère professeure de musique, Paulette Nardal (1896-1985) a été, avec sa sœur Jane (1902-1993), l'une des premières étudiantes noires de la Sorbonne dans les années 1920. Toutes deux ont tenu, à Clamart (Hauts-de-Seine), un célèbre salon littéraire où les grands noms du mouvement culturel afro-américain des années 1920-1930 rencontraient ceux du milieu noir francophone.

Près de quarante ans après sa disparition, Paulette Nardal fait aujourd'hui l'objet d'un regain d'intérêt, qui, bien que l'œuvre de celle-ci soit moins substantielle, s'étend à sa sœur, comme en témoigne l'ouvrage de la journaliste Léa Mormin-Chauvac, *Les Sœurs Nardal*, qui interroge les ressorts de leur effacement de l'histoire. Pour la première fois en France, une anthologie des écrits de Paulette Nardal paraît au même moment, sous le titre *Ecrire le monde noir*.

Brent Hayes Edwards, qui a coordonné ce volume avec Eve Gianoncelli, est professeur à l'université Columbia (New York). Il est reconnu comme l'un des grands spécialistes des littératures et cultures noires de l'entre-deux-guerres, sur lesquelles il revient dans *Pratique de la diaspora*. Cet ouvrage de référence, initialement publié en 2003 et qui paraît enfin en français, souligne l'importance des échanges entre intellectuels afro-américains et penseurs africains et antillais francophones, grâce à des personnalités comme Paulette Nardal. Il éclaire ici le parcours de cette intellectuelle hors du commun.

En quoi Paulette Nardal est-elle avant-gardiste ?

Paulette Nardal a apporté au discours francophone quelque chose de très important, la conscience de race, c'est-à-dire le fait pour les afro-descendants de se rendre compte qu'ils sont perçus comme noirs en France. Elle a établi la voie qui mène à la «négritude» [courant porté par des auteurs comme Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor, qui pensent la singularité d'être noir]. Son apport intellectuel est fondamental. On la présente parfois, de manière sexiste,



Paulette et Jane Nardal, en Martinique, en 1978. JEAN-LOUIS ACHILLE

Trois livres rappellent la place centrale des intellectuelles martiniquaises Paulette et Jane Nardal dans la prise de conscience noire en France, durant l'entre-deux-guerres. Entretien avec l'un des auteurs, Brent Hayes Edwards

« Les sœurs Nardal ont créé le milieu intellectuel noir francophone »

comme une hôtesse de salon qui servait le thé. Mais c'était une théoricienne importante qui a beaucoup écrit et innové, y compris dans les formes d'écriture, en mélangeant les genres (fiction, autobiographie, histoire politique...).

Cette conscience de race se pensait également aux Etats-Unis au même moment. De quelle nature étaient les liens entre les deux mouvements ?

Pour moi, le discours francophone se développe avec le discours anglophone, grâce aux traductions et aux lettres que s'adressent les auteurs des deux côtés de

l'Atlantique. Cela est rendu possible notamment grâce à Paulette Nardal, qui a présenté les auteurs de la Harlem Renaissance, comme W. E. B. Du Bois, Alain Locke ou Langston Hughes aux francophones, en les recevant chez elle, en débattant avec eux et en les traduisant. Pendant les années 1920-1930, il n'y a pas eu deux courants indépendants qui pensaient la conscience de race de chaque côté de l'Atlantique, mais un seul courant entremêlé.

Paulette Nardal dit avoir eu conscience qu'elle était noire...

Dans son article de 1932 «Eveil de la conscience de race», elle écrit que les femmes noires de métropole ont été les premières à prendre conscience de leur situation raciale car les hommes noirs étaient davantage libres, privilégiés et assimilés. Elles étaient rejetées par les hommes blancs, mais aussi par les hommes noirs, antillais, africains, qui s'intéressaient plus aux femmes blanches. Cela a été totalement incompris par Césaire et Senghor. Ils n'ont pas vu que cette génération de femmes avait eu cette expérience et qu'elles s'étaient perçues comme noires avant eux.

Au point de les invisibiliser ?

Césaire reprochait à Paulette Nardal d'être une petite-bourgeoise conservatrice. Il y a eu clairement un refus de reconnaître sa contribution à l'avènement de la négritude. Les sœurs Nardal ont créé le milieu intellectuel noir francophone avec leur salon et *La Revue du monde noir*, fondée en 1931. Tout le monde les connaissait. Il était impossible de les oublier. Pourtant, Césaire et Senghor les ont négligées, à tel point que, pour ce que j'en sais, Paulette Nardal n'a même pas été invitée aux Congrès des écrivains et artistes noirs [rencontres organisées par la maison d'édition *Présence africaine*, qui réunissaient une soixantaine d'intellectuels originaires d'Afrique, des Caraïbes et des Etats-Unis] de 1956 et de 1959.

Quel féminisme portait Paulette Nardal ?

En liant la question de la conscience de la race à la condition féminine, Paulette Nardal est une pionnière. Dans le milieu francophone, elle est même unique. C'est pour cela qu'elle est si importante et que ses écrits méritaient une anthologie ! Son féminisme avait une dimension universaliste, voire, étonnamment, colonialiste. Elle parlait d'ailleurs de «féminisme colonial», ce qui peut être difficile à comprendre aujourd'hui. C'est quelque chose qui reste flou, chez elle. Mais elle s'efforçait de penser ce que sont le féminisme et le rôle des femmes dans le cadre

colonial. En fait, elle se pensait comme citoyenne de l'empire colonial français. Même si elle a des moments anti-colonialistes, comme le montrent les articles que j'ai découverts sur la guerre en Ethiopie, elle ne réclamait pas l'indépendance de la Martinique. Césaire non plus, d'ailleurs !

Paulette et Jane Nardal ont participé à la construction d'un « internationalisme noir ». De quoi s'agit-il ?

Jane fait un parallèle entre la situation des Noirs américains et celle des francophones dans un article, «L'internationalisme noir», qu'elle publie très tôt, en 1928, bien avant que Césaire ne parle de «négritude», à partir de 1935. Elle avance que, de la même manière que les Noirs américains sont des Afro-Américains, les Noirs francophones sont des «Afro-Latins», car ils ont une formation et une éducation latines. Ils sont français. Mais tous ont quelque chose à apporter à la conscience globale «nègre». La conscience de race est ainsi internationale. D'où le titre de son article et la raison pour laquelle Paulette fonde *La Revue du monde noir* et non «La Revue de la France noire».

Cet internationalisme noir n'est pas quelque chose de donné une fois pour toutes mais il se construit – c'est pour cela que je parle de «pratique de la diaspora» – à travers les échanges entre gens très différents venant d'Amérique, des Antilles, d'Afrique, parlant français ou anglais, et avec des opinions politiques divergentes. Malgré toutes les différences qui peuvent exister, il demeure quelque chose en commun. Il y a l'idée que faire partie d'une race va au-delà de n'importe quelle nation. On est noir avant d'être français et au-delà du fait même d'être français, américain, jamaïcain ou sénégalais. C'est un internationalisme. Cela reste d'actualité, d'ailleurs. Même si la situation a changé, bien évidemment, l'existence d'un mouvement comme Black Lives Matter contre les violences policières et son parallèle en France maintiennent ouverte la question d'un internationalisme noir. ■

Engagement, oubli et redécouverte

ALORS QU'ON A L'HABITUDE de présenter Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire et Léon-Gontran Damas comme les «pères de la négritude», ce mouvement littéraire et politique qui revalorisa la présence africaine dans le monde au mitan des années 1930, on en oublie souvent les mères, notent Brent Hayes Edwards et Léa Mormin-Chauvac, qui publient tous deux des ouvrages sur le rôle crucial et déterminant de Paulette Nardal et de sa sœur Jane.

Travaillant depuis plus de vingt ans sur le Paris noir de l'entre-deux-guerres, Brent Hayes Edwards a rassemblé, avec la politiste Eve Gianoncelli, une cinquantaine de textes de Paulette Nardal au sein de la première anthologie française qui lui est consacrée, *Ecrire le monde noir*. «Trente-cinq des articles et nouvelles que nous publions sont peu connus, y compris des spécialistes», précise au «Monde des livres» Brent Hayes Edwards. *Seule une poignée de ses textes étaient jusqu'à présent commentés*, dont «Eveil de la conscience de race» qui, dès 1932, lie questions de genre et de race. L'anthologie publie également «L'Internationalisme noir»

(1928), de Jane Nardal, autre texte majeur et pionnier dans l'aire francophone.

Dans son riche ouvrage *Pratique de la diaspora*, le chercheur de Columbia analyse minutieusement l'effervescence des Années folles, qui permit que se rencontrent à Paris – et à Marseille – auteurs afro-américains, écrivains et étudiants antillais et africains, alors que la ségrégation battait son plein aux Etats-Unis et que les empires coloniaux français et britannique étaient à leur apogée.

L'engagement d'hommes et de femmes comme Paulette Nardal dans ce mouvement a été déterminant à plus d'un titre. Première étudiante noire à la Sorbonne, journaliste, traductrice, penseuse, elle créa avec Léo Sajous la mythique *Revue du monde noir*, anima avec sa sœur Jane un salon, chez elle, à Clamart, qui devint un des hauts lieux de l'«internationalisme noir».

Comment expliquer alors qu'on les ait oubliées ? C'est la question que pose la journaliste Léa Mormin-Chauvac dans *Les Sœurs Nardal*, passionnante enquête qui tire un à un les nombreux fils de ce qui s'apparente à une invisibilisation. Celle-ci prend tout son sens lorsqu'on l'inscrit dans

l'histoire politique de la Martinique d'après-guerre, dont la figure centrale – et incontournable – aura été un Aimé Césaire communiste (jusqu'à sa rupture avec le Parti communiste français en 1956) que tout semble opposer à Paulette Nardal, femme complexe, à la fois conservatrice chrétienne et féministe, inlassable défenseuse de la cause noire, au destin extraordinaire. ■ S. K.-G.

ÉCRIRE LE MONDE NOIR.
PREMIERS TEXTES, 1928-1939,
de Paulette Nardal,
édité par Brent Hayes Edwards
et Eve Gianoncelli,
Rot-Bo-Krik, 384 p., 17 €.

PRATIQUE DE LA DIASPORA
(The Practice of Diaspora. Literature,
Translation, and the Rise of Black
Internationalism),
de Brent Hayes Edwards,
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
Jean-Baptiste Naudy et Grégory Pierrot,
Rot-Bo-Krik, 576 p., 21 €.

LES SŒURS NARDAL.
À L'AVANT-GARDE DE LA CAUSE NOIRE,
de Léa Mormin-Chauvac,
préface d'Alain Mabanckou,
Autrement, 192 p., 21 €, numérique 15 €.